

Publié dans *Septentrion* 2017/4.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.



Jan De Maesschalck
The Gaze, acrylique sur bois, 23,7 x 32,2, 2004
© Jan De Maesschalck - Zeno X Gallery, Anvers.

La caresse de la main gantée

3

La langue de l'Europe, c'est la traduction, a dit un jour Umberto Eco, et j'ai entendu Claudio Magris au printemps de 2017, lors de la présentation de la traduction en langue néerlandaise de son dernier roman, dire qu'il avait écrit seul son livre en italien, mais que les traducteurs s'y étaient mis à deux pour la version néerlandaise. Que serait l'écrivain sans son / ses traducteur(s)? Le traducteur ou la traductrice recrée l'œuvre en en faisant quelque chose de différent, d'autonome, quelque chose qui, en même temps, préserve de manière unique la référence à ce qui lui a permis d'exister. Traduire, une mission impossible, mais une fonction indispensable. Une caresse, comme prodiguée d'une main gantée. La magie opère. La meilleure traduction est celle qui fait oublier qu'elle en est une.

Il y a quelque temps, j'ai buté dans la boîte de réception de mes courriels sur l'annonce promotionnelle d'une nouvelle machine à traduire, qui affirmait pouvoir faire mieux que *Google Translate*. Il s'agit de *DeepL Translator*, accessible gratuitement par le lien suivant: <https://www.deepl.com/translator>. J'ai tenté l'expérience en lui soumettant le début du poème *Chanson d'automne* de Paul Verlaine. «Les sanglots longs / des violons / de l'automne / blessent mon cœur / d'une langueur / monotone.» Instantanément est apparue cette traduction, au demeurant pas si mauvaise: «De lange snikken van de violen van de herfst doen mijn hart pijn met een monotone loomheid.» Mais lorsque j'ai sollicité une retraduction en français, voici ce que j'ai pu lire: «Les longs sobriots des violons d'automne blessèrent mon cœur de monotonie monotone». La machine était décidément capricieuse car lorsque, peu de temps après, j'ai réintroduit le même Verlaine, elle m'a brandi une version en langue néerlandaise différente de la première.

Vous en déduirez avec moi que les traducteurs ont encore de beaux jours devant eux. Dans ce numéro, nous donnons la parole à un traducteur, et non des moindres. Le Flamand Paul Claes, qui a travaillé de et vers diverses langues, a traduit en français le poète le plus mélodieux et le plus difficile à traduire de la littérature d'expression néerlandaise du XIX^e siècle, Guido Gezelle. Assurant le relais, entre autres, de Michel Seuphor, Maurice Carême et Liliane Wouters, Paul Claes nous offre une nouvelle lecture du prêtre-poète. Parler de «nouvelle lecture» n'est pas exagéré, car Gezelle devient du même coup un autre poète. Vous trouverez également dans ce numéro d'autres traductions, notamment de l'atelier de traduction littéraire du Nouveau Centre Néerlandais à Paris, sous la direction d'Isabelle Rosselin. Dans un précédent numéro, vous avez pu lire un travail réalisé par l'atelier de traduction de l'université de Mons sous la conduite de Carola Henn.

C'est parce que nous croyons en la traduction - sans quoi nous ne croirions pas en la présente revue - que je tenais à vous livrer cette réflexion.

Luc Devoldere

Rédacteur en chef.